

Les Aspirations de la Jeunesse Allemande

Il y a quelques mois, le correspondant berlinois du journal anglais The Cologne Post lui écrivait :

La haine de la France grandit de jour en jour.

Ce sentiment est un des plus horribles que j'aie jamais rencontrés, car il est aveugle, fanatique et intense.

C'est comme un hideux serpent qui attend, dans le cœur de chaque Allemand, avec une patience sans bornes, l'heure où il pourra frapper. Et quand nous frapperons, me dit récemment un Allemand, nous serons effroyablement féroces et sans pitié.

Notre armée sera pleine d'indes haine sans bornes, et, quand nous arriverons à Paris, nous n'y laisserons pas pierre sur pierre.

C'est terrible à dire, mais je trouve cette haine chez tous les Allemands, et chez toutes les Allemandes, à quelque condition qu'ils ou qu'elles appartenent.

Tous attendent avec patience, avec la patience allemande, le jour où les dogues de la guerre seront encore une fois lâchés.

Depuis une quinzaine de jours, le traité de Rápallo (qu'on appellerait mieux de Berlin, car c'est là qu'il a été véritablement conclu) nous montre avec quel cynisme les Allemands préparent et déclarent leur prochaine revanche, beaucoup nous patiemment espérée que ne le croyait le journaliste britannique. Vous Krupp qui installe en Russie des usines de canon et d'obus, et qui en fait pour fournir d'artillerie les dix ou douze milliers d'hommes que Berlin et Moscou peuvent mettre aux ordres de Ludendorff, soit le matériel prêt. Peut-on imaginer plus atroce dévotion au traité de Versailles? Qui n'entend point le pas des hordes tartares et germaniques défilant vers Paris (tranch Paris) est bien sourd et s'enfonce dans un aveuglement dans la stupide sécurité de l'astrucule, laquelle sous sa belle linceul de 1914.

Mais n'y a-t-il pas une jeune Allemagne pacifique, à côté des restes puissants de l'Allemagne militaire, comme on avait cru qu'il y avait une Allemagne républicaine après le traité de Versailles? On ne peut nier l'organisation militaire du Reich. Ainsi en Bavière, tous les anciens officiers, même de réserve, touchent encore solde entière, après bientôt quatre ans de prétendu pays; dans toute l'Allemagne, le plus publiquement du monde, les promotions et mutations d'officiers se poursuivent; tous les journaux publient les affectations nouvelles et l'avancement des officiers d'après La Gazette hebdomadaire de l'armée. Mais la jeunesse n'échappe-t-elle pas à cette fureur guerrière, qui est comme l'âme elle-même des générations formées sous l'empire?

La Revue Française n'a pas manqué à son nom en 1913 et 1914, quand elle annonçait l'effroyable orange qui se formerait sur le Rhin. Elle y manquera aujourd'hui si elle n'essaye de savoir, pour le faire connaître, l'état d'esprit des jeunes Germains de 1922. Elle enquête sur les aspirations de la jeunesse de chez nous, qui sont fort pacifiques, voire pacifistes. Mais il ne suffit point de déclarer la paix au monde pour l'obtenir, comme croyait M. Helet. Encore faut-il que le voisin le veuille. La jeunesse allemande a-t-elle le cœur désarmé?

Dans un discours prononcé à Potsdam au début de l'année dernière, le docteur Brüning, ministre de l'Instruction publique prussien, affirmait: "Nous n'avons honte ni du militarisme prussien, ni de la bureaucratie honnête, nous exigeons qu'on enseigne dans nos écoles l'histoire et surtout celle de la glorieuse Prusse et du Brandebourg."

Voulez déjà un mauvais signe. Or, à l'heure actuelle, dans toutes les écoles, les enfants ont aux mains un opuscule sur le traité de 1919, intitulé: "Versailles, commentaire pour le peuple allemand sur la paix de violence." infiniment plus nombreux que ne sont chez nous les monuments de la guerre allemande si horriblement homicide et dévastatrice, on a organisé des Expositions du traité de Versailles, et économiques de la défaite boche, présentées avec la bonne foi germanique, y sont exposés en graphiques parlants et frappants. Les écoliers sont conduits devant ces tableaux; les maîtres leur font commentaire et leur préchant que le devoir de tout Allemand est d'acquiescer les engagements pris au nom de l'Allemagne.

Cette éducation morale se complète d'un dressage sportif dont le but n'est pas secret. Un règlement commun aux sociétés gymnastiques et aux écoliers proclame "que chaque gymnaste doit pouvoir devenir un trouper sans qu'il ait à faire ses classes." Le règlement d'éducation physique, publié en 1921, unifie les écoles des sociétés sportives et des écoles avec ceux de l'armée et de la marine. Il est élaboré par un Comité national d'éducation physique, présidé d'une Académie, qui sont chargés de réaliser dans ce domaine l'unité de principes et de méthodes. Parmi les succès qu'a obtenus ce Comité national, il faut signaler ceci. Sous son impulsion, les Sociétés sportives se livrent en commun avec les élèves des écoles primaires et secondaires à une préparation militaire aussi intense qu'élendue. Rien n'y manque, marches en colonne sac au

dos, lecture de la carte, marche à la boussolle, orientation, appréciation des distances, reconnaissance du terrain, occupation d'un pont, combats de rencontre, etc.

Moniteurs et professeurs de sports sont d'anciens officiers.

Après cela, n'est-il pas vrai, l'on peut se passer, du moins provisoirement, du service obligatoire? Il n'est plus besoin de casernes quand la moindre école en est une ou s'élabore la guerre, industrie nationale de la Prusse et de toute l'Allemagne prussienne.

On voudrait croire que, sorti du lycée, le jeune Allemand se libère avec allégresse de ces disciplines militaires. Voyons quelle atmosphère il respire dans les Universités. Il y afflue. Depuis 1918, le nombre des étudiants ne cesse de croître. Il est d'environ 150,000. La plupart doivent exercer un métier pour se pouvoir payer quelques heures d'études chaque jour; et ne ces rares heures, plusieurs leur sont prises par les exercices militaires à masque sportif. N'importe: ils sont saturés de pangermanisme belliqueux par l'enseignement même qu'ils reçoivent et voient avec joie dans l'Université une école d'officiers. Le Journal italien, donc germanophile, La Gazette du Peuple, disait ces derniers jours que l'Université de Berlin est un abri pour les anciens officiers chargés d'entraîner les étudiants.

Mille autres moyens sont mis en œuvre avec acharnement pour irriter le dieu Thor mal endormi dans le cœur du meilleur des Teutons. Ainsi un éditeur allemand vient de faire paraître dans une des plus importantes revues de son pays l'annonce suivante à l'adresse des auteurs allemands:

Qui veut écrire rapidement des ouvrages de prophéties politico-militaires? (environ 10,000 à 12,000 mots).

Ces ouvrages devront être composés sur un plan imposé par l'éditeur, auront trait à la prochaine guerre contre nos ennemis actuels.

Ils devront pronostiquer, comme résultat de cette guerre, un brillant avenir pour l'Allemagne. Tendances patriotiques accentuées nécessaires. Présentation artistique assurée.

La littérature antifrancophile, blemment outragée, pullule sous mille formes. Ce qu'il y a de mieux dans le genre, disait ce jour-ci un de nos confères, c'est une brochure, répandue par milliers, intitulée: "Lettre ouverte à un Français." L'auteur, Otto Ernst, vante d'abord la trahison du félon qui est héros national de l'Allemagne, Arminius. Il vante du gues-tapens de Teutoburg, il dit avec Varus et ses officiers, sous leur tente, afin d'endormir leur méfiance. Souriant, il levait la coupe en l'honneur de ceux qu'il allait faire égorger. Dans le drame où le dramaturge teuton, Henri de Kleist, a célébré, Thucydide-temande à son Hermann, il veut faire perir les bons avec les méchants. Alors Hermann:

"Les bons avec les méchants. Quoi! les bons? Ce sont les pirates! Le glaive de la vengeance doit les frapper d'abord, avant tous les autres!"

"Ce fanatisme, ajoute Otto Ernst, je l'ai regardé autrefois comme effroyable. Je le regarde aujourd'hui comme un modèle. La haine d'aujourd'hui est dirigée contre un peuple que nous aurions écrasé avec l'ongle du pouce comme une punaise, s'il n'avait eu le courage de se mesurer seul avec nous."

Sans doute, les Allemands savent ce que c'est l'Angleterre qui a été "l'âme du honteux complot contre la grande Allemagne et le bonheur allemand, qu'elle a dressé contre nous ces chiens, la France et la Russie."

Mais ce n'est pas l'Angleterre qui est le plus à mépriser: "C'est grand-dans le crime fait d'elle un phénomène esthétique (sic), la rend en quelque sorte admirable et supportable comme le lion. L'on peut bien vivre avec des lions, mais non avec des poux."

Les poux, ce sont les Français. Notre "idiotie intellectuelle" n'est égale que par notre "idiotie morale."

Qui a donné au monde les plus grandes choses dans les sciences? L'Angleterre, l'Italie, la Suède et l'Allemagne. Les plus grandes choses en poésie? L'Angleterre, l'Espagne, l'Italie et l'Allemagne. Les plus grandes choses en peinture? Les Pays-Bas, l'Espagne, l'Italie et l'Allemagne. Les plus grandes choses en musique? L'Italie et l'Allemagne. L'Allemagne est partout dans ces domaines, votre nation nulle part; c'est la nation des médiocrités bien léchées, et six ans pas un seul sujet ne dormait son compte; de nombreux parmi ces petits nouveaux gîte plus de neuf heures de sommeil et tous ceux-là se faisaient remarquer par un aspect chétif, une attitude sensible du développement intellectuel et un caractère toujours triste.

La question n'est pas seulement importante pour les enfants en bas âge, mais aussi pour les adolescents. Les conséquences du surmenage intellectuel tiennent sans doute moins à la somme des connaissances que les élèves doivent acquérir qu'à l'insuffisance de sommeil dont les programmes trop étendus sont la cause. Car les enfants ont une mémoire qui leur permet d'apprendre facilement, mais ils ont un besoin impérieux de repos, en une nuit assez longue, les forces épuisées pendant le jour.

Uncle Joe Recoit un Centenaire



Le député Cannon, mieux connu sous le nom de Uncle Joe Cannon, a reçu la visite l'autre jour, à Washington, de l'ex-senateur Cornelius Cole, de la Californie. Le sénateur Cole, qui est âgé de cent ans, était venu à Washington voir ses amis du "Capitol." Il était avec Abraham Lincoln lorsque celui-ci fit son fameux discours à Gettysburg.

vaient ses généraux et ministres et qui nous vola l'Alsace.

Notre morale, c'est le pot de fard. De même qu'on ne trouve dans aucun pays civilisé autant d'hommes sales et mal lavés qu'en France, de même on ne trouve nulle part autant de fard. Une couche de fard sur de l'ordure, c'est l'essence de la France.

L'auteur veut bien, en terminant, nous assurer de son dégoût et il conclut que, tant que le traité de Versailles n'aura pas été abrogé, les Français ne doivent pas être traités comme des hommes.

Si cela devait être du fanatisme, nous voulons être fanatiques. C'est ici le seul avantage que je vois reconnaître: si les rôles étaient renversés, un tel fanatisme serait compris par tous vos compatriotes sans exception. Cependant nous ne voulons pas nous décourager, mais espérer que l'esprit le plus allemand de nos grands dramaturges, l'esprit de Henri de Kleist, vivra toujours plus intense parmi nous, et nous voulons faire de sa "Bataille d'Her-mann" notre code, jusqu'à ce que, pour chaque Français noir de nature qui a souillé notre sol allemand, dix mille Français ordinaires aient expié.

Voilà ce que fait la jeunesse allemande, ce dont on la nourrit ou plutôt ce dont systématiquement on la gave. Tout Français qui, sachant ces choses et tenant une plume, n'essaie pas une fois de les faire connaître à ses compatriotes, est un misérable ou un dément.

RENE BRÉCY.

LES ENFANTS NE DORMENT PAS ASSEZ

Et l'insuffisance de sommeil a des conséquences fâcheuses.

Les enfants et même les adolescents ont des besoins de sommeil, qui dans les conditions actuelles de l'existence et surtout dans les villes sont de plus en plus méconnus. C'est un danger grave sur lequel le docteur Malcolm Gross vient d'attirer l'attention. Le manque de sommeil auquel les enfants s'habituent au point de ne pas réclamer de dormir plus longtemps, se traduit par une attente évidente de leur état général et par des troubles du caractère auxquels il faut prêter la plus grande attention. A six ans, l'enfant doit dormir plus de quinze heures par jour; jusqu'à quinze ans, il faut qu'il ait au minimum onze heures de sommeil, et jusqu'à dix-neuf ans, il faut qu'il dorme au moins neuf heures et demie sur vingt-quatre. Ce sont des chiffres qui sont bien rarement atteints. Le docteur Malcolm Gross, qui s'est livré à ce point de vue à une enquête minutieuse sur les enfants des écoles primaires, s'est aperçu qu'entre trois et six ans pas un seul sujet ne dormait son compte; de nombreux parmi ces petits nouveaux gîte plus de neuf heures de sommeil et tous ceux-là se faisaient remarquer par un aspect chétif, une attitude sensible du développement intellectuel et un caractère toujours triste.

La question n'est pas seulement importante pour les enfants en bas âge, mais aussi pour les adolescents. Les conséquences du surmenage intellectuel tiennent sans doute moins à la somme des connaissances que les élèves doivent acquérir qu'à l'insuffisance de sommeil dont les programmes trop étendus sont la cause. Car les enfants ont une mémoire qui leur permet d'apprendre facilement, mais ils ont un besoin impérieux de repos, en une nuit assez longue, les forces épuisées pendant le jour.

INITIATION

Ce fut un moment politique. Elle fut un peu initiale. J'étais bien jeune, j'étais dans la vie et toute ma confiance était donnée à un cousin, de quelques ans mon aîné, qui était une âme généreuse entre toutes et pleine d'illusions. Un grand altruisme l'anima.

Nous avions combiné une manière d'escapade, à seule fin d'assister à un congrès qu'aurait alors une ville du bord de la Loire. Nous n'avions jamais pris part à ces réunions ou des jours durant, les questions sociales les plus ardues sont agitées comme les vagues par le vent, pour en faire sortir la tempête. Nous en attendions beaucoup.

Un homme extraordinaire, au dire de mon cousin, devait y paraître; un homme dangereux, mais un véritable apôtre du partage, dont la vie tout entière illustrait la doctrine. Nous savions que tout ce qui avait trait à sa personne prenait immédiatement allure d'anecdote et qu'il n'était jamais sans extérieur qui ne fut causeur de l'étonnement. L'appréhension de nos renseignements ajoutait encore au caractère légendaire du tribun.

Je dois à la vérité de dire que, nullement fêlé, sur le dernier point, nullement déçu. C'était bien la plus étrange figure qu'on put voir. La nature l'avait taillé avec une fantaisie brutale. Il était colossal, grand de son visage, surprenant comme la chose la plus imprévue. Toute proportion en était absente et le détail n'en offrait que laideur. Mais détail n'avait échappé à l'obsession de ces éléments disparates, on se trouvait comme saisi par une harmonie supérieure. Au lieu des lèvres monstrueuses, on voyait une bouche effrayamment débonnaire et dans ce visage volcanique les yeux apparaissaient comme les plaines d'un désert sans fond dans les cratères, et qu'on dit sans fond.

Une parole abondante et pathétique, et surtout la simplicité des solutions proposées, ne pouvaient manquer d'exercer sur les inexpérimentés que nous étions une grande séduction. Mais l'effet en eût été bien précaire, et dans nos cerveaux, à éliminer les corps étrangers, nous n'eussions bien tôt plus rien retrouvé des mots entendus, si notre imagination n'avait été en même temps engagée dans la partie.

Tout ce qui nous avait étonnés, troublés, émus, vint en effet se confondre pour nous et se concentrer dans une histoire qui nous impressionna au plus haut degré. Elle avait trait à la vie privée de l'"Apôtre" et nous fut racontée, tout à la fois avec mystère et complaisance, par quelques-uns de ses intimes. Ceux-ci se laissaient mutuellement le soin d'en conter tout à tour un morceau, et leur intonation avait je ne sais quoi de trop arrêté, de trop défini, qui caractérisait pour les anecdotes un moment comparable à celui de l'assistance pour les organismes vivants. Nous n'y primes pas assez garde.

Nous fûmes d'abord instruits qu'"Apôtre" se retirait dans la banlieue d'Orléans, où il habitait au-delà des Aubrais, en retrait de la grande route, une maison si éloignée de tout voisinage, que seuls les charretiers, les rouliers, les vagabonds pouvaient accéder attention à cette sentinelle perdue de fort loin à la ronde la maison du "Bonhomme." C'est ainsi qu'ils l'appelaient entre eux. Parmi les pauvres héros, l'apôtre jouissait de la plus grande notoriété, ses idées n'y étaient bien entendues pour rien, mais ils avaient l'expérience d'un accueil cordial et sans condition accordé à tout passant. Il leur "bonhomme" avait, paraît-il, voulu faire de sa maison la maison de tout le monde. Un mur qui réservait égoïstement à l'usage d'une cour intérieure l'ombre rare et bienfaisante à midi avait été abattu, et il était vrai à la lettre que, jour et nuit, sa porte fut ouverte à tout venant. Il n'y avait qu'à la pousser du poing. Aussi bien l'histoire qui avait eu lieu "l'autre jour" — car nous ne pouvons obtenir plus de précision — témoigne-elle de ces mœurs bibliques.

Une nuit, l'"Apôtre" s'était trouvé réveillé par une odeur insolite répandue dans sa chambre. Son large nez ne l'avait pas laissé longtemps douter; il respirait la fumée de tabac. Au surplus, quelques bruits étranges vinrent préciser l'impression désagréable. Il entreprit autour de la maison un voyage qui n'avait rien d'un jour littéraire et fut ainsi amené à se rencontrer dans sa salle à manger avec deux escarpes en sandales et larges pantalons de velours, qui fumaient des mégots.

Les deux "visiteurs" restèrent un instant silencieux, contemplant les dimensions de leur hôte, puis ils répondirent qu'ils avaient, en passant par là, trouvé la porte ouverte, qu'ils voyageaient depuis longtemps, que leur fatigue était grande et que l'asile leur avait semblé commode. D'ailleurs, sur les routes, ils avaient rencontré, avant d'arriver, la réputation de la maison sans clôture.

L'apôtre était perplexé. Indiquer à ces errants le chemin de la plus proche auberge? Il le tenta, mais ils protestèrent avec fermeté qu'il n'était aucune qui ne fût au-dessus de leurs moyens. Ce n'était que trop vraisemblable. Alors, l'homme ad-

MITRE NETTEMENT.

C'est une des raisons importantes pour lesquelles il convient d'alléger de médecine vient de demander instantamment après une longue discus-

tion.

tion.

tion.

tion.

tion.

tion.

tion.

tion.

L'Influence des Mamans

Un médecin de New-York, le Dr. John D. Quackenbos affirme que toute future mère peut donner la beauté à ses enfants. Même les parents les moins favorisés par Dame Nature au point de vue beauté peuvent créer des chefs-d'œuvre, prétend-il.

Concernant le mental des futures mamans, le docteur déclare que c'est la plus grande des craintes que de ne pas vouloir d'enfants, car les enfants non désirés sont timides, peu aimés, mal compris et malheureux. Cette haine de la mère avant la naissance a influencé leur cerveau et les rend peu capables d'engager la lutte pour la vie. Quelques hommes qui naquirent sans être désirés haïssent leur mère et toutes les femmes.

Toutefois le docteur ne pense pas qu'une femme puisse procréer un homme de génie, même en y pensant tout le temps. Rappelez-vous, dit-il, de ce que le maréchal Junot disait de Napoléon: "C'est un de ces génies que la nature jette sur la terre en l'espace de quelques siècles."

Mais si les enfants ne peuvent pas faire de leurs mères le futur homme de génie, leur influence sur leur cerveau et leur carrière est certaine. Le docteur Quackenbos ne pense pas que le sexe d'un enfant puisse être réalisé par volonté des parents. Il aurait dit: "Ceux qui prétendent le contraire ne savent pas ce qu'ils disent, car si la chose était possible elle détruirait l'équilibre des nations: certaines familles n'auraient que des garçons et les autres des filles."

Seulement — selon nous — le docteur se fourvoie car les gens qui n'ont que des filles se plaignent toujours de n'avoir point de garçon, et ceux qui n'ont que des garçons regrettent sans cesse de ne point avoir de filles.

Si les parents étaient arbitres en cette affaire, ils s'arrangeraient sans doute, dans la grande majorité des cas, pour avoir autant de filles que de garçons, surtout en nos temps égalitaires où les filles ne sont pas plus difficiles à caser que leurs frères.

LE CHÈNE DE LA REINE

Il a 400 ans et se porte comme un charme.

Le service d'inspection des eaux et forêts de Versailles vient d'avoir une excellente idée. Il a fait dégrader des broussailles et arbustes qui l'entouraient, le fameux chêne du parc contemporain de François Ier et âgé de 400 ans.

Cet arbre est d'une magnifique venue. Exempt de toutes branches jusqu'à une quarantaine de pieds au-dessus du sol, son tronc mesure à un mètre de haut, environ cinq mètres de circonférence.

Le chêne de la Reine s'élève majestueux sur le chemin de Trianon, dans une petite clairière de dix mètres de large garnie de bancs et de sormais facilement accessibles.

mirable qui voulait vraiment que sa maison fût la maison de tout le monde, prit un parti héroïque. Il rassemble dans la salle où ces étranges visiteurs avaient élu domicile tous les tapis de la maison, il leur ouvrit le buffet où demeuraient quelques restes appétissants et s'en fut se coucher sans plus de façon.

Plus d'un siècle plus évoué, durant les jours qui suivirent le congrès, l'étonnante figure qui nous était apparue. Par dessus tout, nous nous plaisions à reconstituer la scène nocturne qui nous semblait confiner au cessames d'y songer. Sans doute n'en eussions-nous jamais plus parlé, si, quelques mois plus tard, passant par les Aubrais, mon cousin et moi, nous ne nous étions trouvés avoir plusieurs heures à perdre entre deux trains.

Quand toutes les distractions de cette gare perdue au milieu des rails, comme une île dans une zone de mines, furent épuisées, nous nous îmes à errer dans la campagne. Le grand-route s'offrait à nous; nous marchâmes à l'aventure. Nous marchâmes à l'aventure. Nous marchâmes à l'aventure.

Plus d'un siècle plus évoué, durant les jours qui suivirent le congrès, l'étonnante figure qui nous était apparue. Par dessus tout, nous nous plaisions à reconstituer la scène nocturne qui nous semblait confiner au cessames d'y songer. Sans doute n'en eussions-nous jamais plus parlé, si, quelques mois plus tard, passant par les Aubrais, mon cousin et moi, nous ne nous étions trouvés avoir plusieurs heures à perdre entre deux trains.

Plus d'un siècle plus évoué, durant les jours qui suivirent le congrès, l'étonnante figure qui nous était apparue. Par dessus tout, nous nous plaisions à reconstituer la scène nocturne qui nous semblait confiner au cessames d'y songer. Sans doute n'en eussions-nous jamais plus parlé, si, quelques mois plus tard, passant par les Aubrais, mon cousin et moi, nous ne nous étions trouvés avoir plusieurs heures à perdre entre deux trains.

Plus d'un siècle plus évoué, durant les jours qui suivirent le congrès, l'étonnante figure qui nous était apparue. Par dessus tout, nous nous plaisions à reconstituer la scène nocturne qui nous semblait confiner au cessames d'y songer. Sans doute n'en eussions-nous jamais plus parlé, si, quelques mois plus tard, passant par les Aubrais, mon cousin et moi, nous ne nous étions trouvés avoir plusieurs heures à perdre entre deux trains.

Plus d'un siècle plus évoué, durant les jours qui suivirent le congrès, l'étonnante figure qui nous était apparue. Par dessus tout, nous nous plaisions à reconstituer la scène nocturne qui nous semblait confiner au cessames d'y songer. Sans doute n'en eussions-nous jamais plus parlé, si, quelques mois plus tard, passant par les Aubrais, mon cousin et moi, nous ne nous étions trouvés avoir plusieurs heures à perdre entre deux trains.

Plus d'un siècle plus évoué, durant les jours qui suivirent le congrès, l'étonnante figure qui nous était apparue. Par dessus tout, nous nous plaisions à reconstituer la scène nocturne qui nous semblait confiner au cessames d'y songer. Sans doute n'en eussions-nous jamais plus parlé, si, quelques mois plus tard, passant par les Aubrais, mon cousin et moi, nous ne nous étions trouvés avoir plusieurs heures à perdre entre deux trains.

Plus d'un siècle plus évoué, durant les jours qui suivirent le congrès, l'étonnante figure qui nous était apparue. Par dessus tout, nous nous plaisions à reconstituer la scène nocturne qui nous semblait confiner au cessames d'y songer. Sans doute n'en eussions-nous jamais plus parlé, si, quelques mois plus tard, passant par les Aubrais, mon cousin et moi, nous ne nous étions trouvés avoir plusieurs heures à perdre entre deux trains.

DU SANG

La rancune les fit s'arrêter face à face, et la bravoure s'avancer l'un vers l'autre.

— Tu es de trop!

— Va-t'en!

Nous nous tuons.

— A ton aise!

Les rires et les chansons expiraient sur leurs lèvres, et les guitares cédèrent la place aux navajas; car deux hommes ne peuvent s'entendre de la même fille sans s'abhorrer; car ils ne peuvent se trouver sous la même férocité, enveloppés par la même sensibilité souriante, sans désirer se tuer.

Ils étaient deux robustes et superbes garyons qui avaient été de grands amis jusqu'au jour où les yeux d'une femme avaient déchiré la camaraderie, avaient lachiné d'une jalouse tragique. Tous deux la courtoisèrent avec la même passion.

Oh! ce n'est pas seulement un ami, mais mille auxquels ils enfoncèrent leur "navaja" dans les entrailles; seulement pour une petite fossalette de cette délicieuse figure de vierge brune.

— T'intéresses-tu à la Dolores?

— Oui.

— Alors, il faut que je te tue.

— Si tu peux.

— Allons!

Jaime et Enrique quittèrent la rue tortueuse, et, après avoir chacun jeté à la fenêtre fleurie un regard qui rappelait le brinde élégant des giradateurs et des toreros, ils se dirigèrent vers la campagne.

La nuit tombait sur la Castille; on voyait une plaine aride; au loin, se dessinaient des montagnes dénudées et bosselées comme d'énormes drama-draires humides. C'était une terre dure et hostile, mais une forte et noble Mère.

Tout à coup Jaime s'arrêta.

— La!

Et Enrique répondit:

— Ici!

Ils relevèrent leurs vestes de campagnards et les enroulèrent à la stupide gauche. Dans leur main droite illuminées par le reflet scintillant des étoiles leurs "navajas" brillèrent. Après, se regardant glacés, étudiant leur force et leur plan d'attaque:

— "Allons, ose!"

— "Oui, Jose!"

A partir de ce moment, il n'y eut plus de paroles, mais seulement leur respiration haletante et le choc des armes. Les formes agiles, nerveuses, évoluaient avec adresse, s'esquivaient.

A la fin Enrique tomba, blessé à la poitrine. Il voulut se relever, mais tomba de nouveau, inerte, perdant son sang par l'horrible blessure, un sang chaud de lion. Il tomba sans un cri, sans une plainte, regardant son adversaire avec fierté et témérité.

— "Estu mort?"

— "Pas encore!"

Jaime jeta son arme. Puis il pansa la blessure avec son mouchoir et chargeant le mourant sur ses épaules, il retourna au village.

Arrivé devant la maison de son ami, il frappa à la porte. On entendit la voix cassée d'une vieille paysanne:

— "Qui est là? C'est au moins quelque vaucien qui revient ivre."

— "Ce n'est ni un vaucien, ni un ivrogne, mais un brave qui arrive mourant. Ouvrez à votre fille Tia Elvira. Nous venons d'échanger quelques coups de couteau. Ouvrez, ouvrez!"

Le blessé fut mis dans son lit. Le mal était grand, terrible. Des jours passèrent longs et douloureux. Enrique délirait et, dans son délire, il parlait sans cesse d'une femme et de fleurs qui ornaient certain balcon à l'adversaire poétique. Jaime, un bon chien, venait chaque matin sans dire un mot, au chevet du blessé.

Un jour, commença la convalescence d'Enrique. Un autre, il put se lever et il trouva sa cour, gai comme un enfant, il prit son jour.

Ce jour-là, Jaime s'arrêta, lisant le porche de la maison et lui dit, lisant dans son cœur:

— "Sais-tu à quoi je pense, Enrique?"

— "Dis-le!"

— "Je pense que tu peux aller sans crainte et sans souci, chez ta bien-aimée. Tu l'as gagnée, elle est à toi!"

— "A moi?"

— "Vois-tu... Moi je lui ai donné mon cœur, ma gaieté, mes chansons, toi tu lui as donné ton sang... le sang que tu as versé pour elle, la nuit que tu saïs. Vas, et... rends-la amoureuse!"

Et leurs mains rudes de travailleurs se joignirent en une étreinte virile, tandis qu'ils échangeaient un regard serein, gai, plein de grandeur.— Luis Anton del Olmet.

Traduit de l'espagnol par Claude Martino.

IL VEND SES VOITURES

Scheveningen (Hollande).—Trois voitures de gala appartenant à l'ex-kaiser, et qui vont être vendues aux enchères, ont été exposées aujourd'hui dans un garage de cette ville. Des centaines de curieux ont défilé toute la journée devant ces véhicules archaïques ou s'étaient les armes des Hohenzollern.

Un Américain qui regardait les dites voitures demanda à un Hollandais, son voisin:

— Pourquoi Guillaume veut-il vendre ses voitures?

— Il les a payées en marks et il les revend en guinées. Le kaiser est un habile businessman.